

d. — Considérations sommaires sur la nature de la plique. —

Voilà les principaux faits que de nombreuses observations permettent de considérer comme les plus positifs. Quelle notion donnent-ils du véritable caractère, de la nature même de la plique ?

A peine cette maladie avait-elle sérieusement attiré l'attention des médecins, qu'elle fut considérée comme le résultat local de l'incurie et de la malpropreté. Davidson, qui le premier émit cette opinion, lui donna l'apparence de la vérité en faisant couper les cheveux et en opérant ainsi des guérisons immédiates. Après plus d'un siècle, cette opinion fut renouvelée par les médecins français que les guerres de l'empire avaient conduits en Pologne (Roussille-Chamseru, Desgenettes, Boyer, Larrey, Gasc, etc.).

Ces hommes si sagaces eurent-ils le temps de bien observer cette singulière maladie, dont les évolutions sont si lentes ? Lorsque Desgenettes disait que la plique était l'affaire du perruquier plus que celle du médecin, ne se montrait-il pas homme d'esprit plutôt qu'homme de science ? Cette section des cheveux, considérée comme un argument péremptoire, ne réussit que quand elle est faite en temps opportun. La malpropreté n'est pas exclusive aux Polonais ; elle se retrouve, ainsi que la misère la plus affreuse, au sein des cités les plus opulentes de l'Europe. La longueur, le nombre des cheveux, ne font presque rien quant à la production de la plique. Si quelquefois les cheveux se mêlent à la suite des maladies graves, s'ils s'entortillent et se collent, il y a bien loin de cet effet fort simple au feutrage et aux formes singulières que la plique donne à la masse capillaire.

Il y a, du reste, dans l'ensemble des phénomènes, une circonstance qui ne mérite pas moins d'attention que le changement d'aspect des cheveux : c'est la révolution qui s'est opérée dans l'économie. A un état de souffrance, à des phénomènes prodromiques plus ou moins graves, succède, par l'éruption trichomatique, un calme plus ou moins profond.

Ce calme est si souvent signalé, que le peuple et la plupart

des médecins en Pologne regardent l'apparition de la plique comme le terme heureux de beaucoup de maux. De là leur tendance à favoriser cette évolution ; de là aussi des tentatives souvent intempestives pour atteindre ce but imaginaire. Mais de ce que l'on abuse d'un moyen, de ce que l'on essaie à contretemps un mode de solution, s'ensuit-il que ces procédés n'aient jamais réussi, que même leur réalité soit contestable ? Doit-on regarder comme de simples éventualités, comme des coïncidences fortuites ces soulagements proclamés en Pologne d'une voix unanime ? Ce serait pousser trop loin le scepticisme.

Il me semble voir dans les diverses périodes de la plique un acte complexe de l'organisme, comme au début des fièvres éruptives, ou comme au développement de la syphilis secondaire, ou mieux encore comme à l'approche et à l'invasion des accès de goutte. Cette dernière analogie ne saurait être méconnue : prodromes plus ou moins graves, suivis d'une violente fluxion se faisant, ici sur une articulation, là sur une portion de peau couverte de poils nombreux ; aussitôt après soulagement, ou, au contraire, aggravation si ce travail éliminatoire est troublé ; de part et d'autre accomplissement lent d'une opération qui tend vers une heureuse issue, insuccès des moyens qui auraient pour but de hâter cette solution, comme aussi impuissance des agents destinés à combattre les dispositions organiques qui préparent et sollicitent cette double série de phénomènes morbides.

La plique paraît donc se comporter à la manière d'une maladie diathésique ; mais elle forme une diathèse spéciale, une diathèse inhérente à un pays, à une population, à une endémicité restreinte, une diathèse fort différente des autres par son origine et par ses attributs, une diathèse enfin qu'on peut appeler *trichomatique* à cause du genre de manifestation qui lui est propre.

II. — PELLAGRE.

La pellagre est une maladie qui, dans sa marche progressive, envahit plusieurs grands appareils organiques ; toutefois,

ses premiers phénomènes appartiennent à la peau. La dénomination consacrée par l'usage en dénonce le siège. Le mot pellagre ne signifie, en effet, que *peau malade* (1). C'est une affection complexe, caractérisée par : 1° un érythème légèrement squameux et borné aux parties les plus exposées à l'action des rayons solaires; 2° une phlegmasie chronique des voies digestives, dont l'indice le plus ordinaire est une diarrhée opiniâtre; 3° une lésion plus ou moins grave du système nerveux aboutissant parfois à l'aliénation mentale et à la paralysie. Ces manifestations morbides sont d'abord légères et comme périodiques; elles commencent ou se renouvellent au printemps, pour diminuer ou disparaître en hiver; puis, devenues persistantes et de plus en plus intenses, elles amènent une funeste terminaison.

La pellagre est donc une maladie générale, constitutionnelle ou diathésique, portant aux sources mêmes de la vie une atteinte profonde, mais marquant dès ses débuts l'enveloppe cutanée d'une empreinte tout à fait caractéristique.

Très-peu connue en France au commencement de ce siècle, la pellagre a depuis quelques années appelé l'attention des médecins. C'est dans le département de la Gironde que les premières observations ont été faites. Je dois, par ce motif, insister peut-être davantage sur ce sujet, généralement peu connu, et digne d'intérêt sous plusieurs rapports.

a. — Historique de la pellagre. — L'Italie septentrionale a été le théâtre des premières, des plus importantes et des plus nombreuses observations relatives à la pellagre. D'après Frapolli, Strambio, Albera, cette maladie existait en Lombardie dès le XVI^e siècle. Ces auteurs citent une ordonnance réglant l'admission au grand hôpital de Milan, en 1578, d'individus affectés de *pellarella*; d'autres médecins (Fanzago, Zanetti, Gherardini, etc.) ont soutenu que ce nom s'appliquait plutôt à une forme de syphilis ou d'une maladie cutanée suivie de desquamation.

(1) *Pellis, œgra*, comme mentagre, pudendagre, chiragre, etc.

L'examen sérieux de ces opinions serait sans utilité. On sait que dès l'année 1740 la pellagre faisait de grands ravages dans le Frioul, dans le Crémasco, dans le Crémonais, et qu'en 1750 elle régnait à Sesto-Calende, près le Lac Majeur, où elle était observée par Ant. Terzaghi. Dès l'année 1755, Pujati la signala dans le district de Feltre. Ses caractères n'étaient pas encore parfaitement connus. Ce fut du grand hôpital de Milan que partit la première description exacte de cette maladie; elle fut tracée, en 1771, par Frapolli (1). Odoardi, disciple de Pujati, publia quatre ans après le résultat des observations qu'il avait faites dans les provinces de Feltre, de Bellune, du Frioul (2). Vers la même époque parurent celles que Zanetti avait recueillies près du Lac Majeur (3).

Le nombre des pellagreaux semblait s'accroître à vue d'œil. Les recherches des médecins se multipliaient aussi. Les écrits de Gherardini (1780), d'Albera (1781), appelèrent de nouveau l'attention sur cette calamité publique. Le Pouvoir s'émut; l'empereur Joseph II ouvrit, en 1784, un hôpital à Legnano, l'un des foyers de l'endémie; cinquante pellagreaux y étaient habituellement reçus et traités, sous la direction de Strambio, qui bientôt après publia le résultat de ses recherches (4). L'hospice de Legnano fut fermé au bout de quatre ans. Les pellagreaux furent transférés dans le grand hôpital de Milan, où Strambio continua longtemps à les observer (5).

La Société patriotique de Milan avait proposé pour sujet d'un prix l'histoire et le traitement de la pellagre. Videmar obtint une récompense, mais n'éclaira que faiblement la question (6). Soler, de Trévise (1791), Sartago (1792), donnèrent aussi les résultats de leur expérience. Dalla Bona compara

(1) *Animadversiones in morbum vulgo pellagram*. Mediol., 1771.

(2) *D'una specie partic. di scorbuto*. Venez., 1776.

(3) *De morbo vulgo pellagræ dissert.*, 1775. (*Nova acta nat. curios.* Norimb., 1778, t. VI, p. 118, Obs. XXIV.)

(4) *De pellagra observationes*. Mediol., 1786 et 1787.

(5) Titius, p. 130.

(6) *De quadam impetiginis specie, morbo apud nos in rusticis nunc frequentiori vulgo pellagra nuncupata*. Mediolani, 1790.

la pellagre au scorbut, comme l'avait fait Odoardi; mais il lui trouva plus d'analogie avec l'éléphantiasis des Grecs (Vérone, 1791).

Fanzago, qui avait vu la Pellagre à Milan et à Pavie, la retrouve à Padoue, où il venait d'être nommé professeur, et publie divers Mémoires sur cette maladie, dont il considère la nature comme tout à fait spéciale (1).

Les médecins italiens n'étaient pas seuls à étudier cette remarquable endémie. Elle le fut par le Hollandais Jansen, à l'hôpital de Legnano (2); par l'Allemand Titius, à Milan et à Pavie (3); par l'Anglais Holland, dans presque toute la Lombardie (4). Les médecins français Thouvenel (5) et Levacher de la Feuterie (6) considérèrent la pellagre sous ses divers rapports, et ajoutèrent quelques traits à son histoire. Plusieurs années après, M. Brierre de Boismont recueillit à Milan les matériaux d'un intéressant travail sur la pellagre et sur la folie pellagreuse (7).

Malgré tant d'études et tant d'efforts pour arrêter ce fléau, les populations de la Lombardie en subissaient l'influence toujours croissante. En 1830, sur une population d'un million et demi d'âmes, on comptait 20,282 pellagres, répartis de la manière suivante : à Milan, 3,075; à Mantoue, 4,228; à Brescia, 6,939; à Bergame, 6,074; à Côme, 4,572; à Pavie, 573; à Crémone, 445; à Lodi, 377; à Sondrio, 2 (8).

(1) *Memor. sopra la pellagra*. Padova, 1789. — *Paralleli, etc.* Padova, 1792. — Autre publication, en 1804.

(2) *De pellagra morbo in Mediolanensi ducatu endemio*. Lug.-Bat., 1787. (J.-P. Frank; *Delectus opusculorum*, t. IX, p. 325.)

(3) *Oratio de pellagræ morbi inter insubriæ austriacæ agricolæ grassantis pathologia*. Viteberg, 1792.

(4) *On the pellagra a disease prevailing in Lombardy*, by Henri Hollaad, 1817. (*Medico-chirurg. Transact.*, t. VIII, p. 315.)

(5) *Traité du climat d'Italie*. (Roussel; *De la pellagre*, p. 16.)

(6) *Recherches sur la pellagre, affection cutanée endémique dans la Lombardie*. (*Mémoires de la Soc. méd. d'Émulat.*, 1806, t. VI, p. 168.) Il avait fait ses Observations en 1787.

(7) *Journ. complément. du Dictionn. des Sciences méd.*, 1831, t. XLI, p. 366; t. XLII, p. 355; t. XLIII, p. 52.

(8) Balardini; *Annali universali*. (*Gaz. méd.*, 1845, p. 602. — Cazenave; *Annales des maladies cutanées*, t. I, p. 345.)

La pellagre ne s'était pas bornée à cette partie de l'Italie; elle s'était répandue dans le Piémont, dans le Tyrol (1), dans le duché de Parme (2). Elle avait été vue en Toscane par Cipriani, près de Rome et de Bologne par Farini (3).

Le gouvernement autrichien avait, dès l'année 1820, réclamé le concours des hommes de l'art pour éclairer l'étiologie et le traitement de la pellagre. Une masse de documents fut renvoyée à l'examen des professeurs Hildenbrand et Chiappa. Ce dernier s'en occupa spécialement (4). Les D^{rs} Cerri, médecin de l'hôpital de Carate (5), Liberali, médecin de celui de Trévise (6), Carraro (7), etc., publièrent leurs remarques. La doctrine de Broussais avait alors de chauds partisans en Italie, et la pellagre fut considérée comme une gastro-entérite ou une gastro-méningite.

Dans les divers Congrès scientifiques tenus en Italie, cette affection a été l'objet de la plus persévérante sollicitude. Les Mémoires des D^{rs} Calderini, de Milan (8), Balardini, de Brescia (9), Paolini, de Bologne (10), témoignent de l'attention avec laquelle tous les faits ont été jusqu'à ces derniers temps recueillis, et de nouveau examinés et appréciés. Ce sont de précieux documents où les historiens de la pellagre trouvent largement à puiser.

L'Italie, qui était sans contredit la terre classique de la pellagre, n'en était cependant pas l'unique patrie. Depuis long-

(1) Stoffela; *Diss. de pellagra*. Vindeb., 1822. (J.-P. Frank; *Delectus opusculorum*, t. II, p. 119.)

(2) Tommasini; *Gaz. di Parma*, 1814.

(3) A l'hôpital de Florence, il y a eu, de 1821 à 1824, 6 à 12 cas par an; et de 1843 à 1846, on en a compté 140. (Session du Congrès des savants italiens tenu à Gènes en 1846. — *Gaz. méd.*, 1846, p. 982.)

(4) *Annali universali*. (*Gaz. méd.*, 1833, t. I, p. 340; — et *Transact. méd.*, t. XIII, p. 62.)

(5) *Biblioth. ital.*, sept. (*Bullet. des Sciences méd.* de Ferrussac, t. IV, p. 255.)

(6) *Annali universali*. (*Revue méd.*, 1828, t. II, p. 111.)

(7) Brierre de Boismont; *l. c.*, p. 367.

(8) *Annali universali, etc.* (*Journ. des Connaiss. méd.-chirurg.*, t. XIII, p. 367. — *Gaz. méd.*, 1846, p. 14.)

(9) *Annali universali*, 1845. (Cazenave; *Annales des maladies de la peau*, t. II, p. 315.)

(10) Cazenave; *Annales*, t. IV, p. 331.

temps, elle avait été observée en d'autres contrées de l'Europe.

Dans le siècle dernier, un illustre médecin de la province des Asturies, Gaspard Casal, avait étudié avec soin une maladie grave que l'on appelait le *mal de la rosa*. Il fit part de ses observations à Thiéry, médecin français, qui ne tarda pas à les publier (1). L'identité du mal de la rosa et de la pellagre fut judicieusement constatée par Thouvenel (2). Elle était évidente.

L'Italie et l'Espagne n'étaient pas affligées seules par cette cruelle maladie. La France lui payait aussi un fatal tribut; mais le mal était passé inaperçu, lorsqu'en 1829, Hameau, observateur habile, vint nous annoncer qu'une maladie fort remarquable par la singularité de sa marche et par sa funeste gravité, exerçait ses ravages aux environs de La Teste de Buch (arrondissement de Bordeaux) (3). Le tableau qu'il en traça fit reconnaître les principaux traits de la pellagre, et il nous fut bientôt donné de changer ce soupçon en certitude, lorsque plusieurs des malades nous furent présentés par le Dr Hameau. Je pus aussi, bientôt après, constater la présence de la pellagre dans une autre partie du département de la Gironde (4).

L'éveil avait été donné. Les médecins de La Teste de Buch, de l'arrondissement de Bazas et du département des Landes, rencontrèrent de nombreux exemples de pellagre au milieu des populations pauvres de ces contrées. Les observations de MM. Lalesque (5), Arduset (de Bazas), Dubedout (de Lesperon), Beyris (de Linxe), Courbin (de Mios), etc., furent réunies par les soins du Conseil central de salubrité du départ-

(1) *Recueil périodique d'Observations de Médecine*. (Ancien Journal, 1755, t. II, p. 337); — et *Observations de Physique et de Médecine faites en différents lieux de l'Espagne*. Paris, 1791, t. II, p. 137.

(2) *Traité du climat d'Italie*. (Roussel; *De la pellagre*, p. 16.)

(3) Cette Note fut insérée dans le *Journ. de Médecine pratique de la Soc. royale de Méd. de Bordeaux*, 1829, t. I, p. 310. — Un second Mémoire fut publié dans le t. II, p. 141.

(4) *Journ. de Médecine pratique de Bordeaux*, 2^e série, 1836, p. 321.

(5) Un Mémoire fut adressé par M. Lalesque à l'Académie de Médecine de Paris. Un Rapport fut fait par MM. Manry et Rayer, 1837. (*Bulletin*, t. I, p. 440.)

tement de la Gironde, et insérées dans les Actes de l'Académie des Sciences de Bordeaux (1). Plusieurs médecins des Landes observaient aussi la pellagre : tels étaient surtout MM. Cazaban, d'Aurice (2), Lestelle, de Cauna (3), Lafargue (4), Charles Saint-Martin, d'Amon (5).

La Pellagre ne se montrait pas seulement sur le sol aride et sablonneux des Landes. Elle avait paru dans les Basses-Pyrénées, à Nay, à Saint-Pé, à Morlaas, à Saint-Abit, à Claracq, à Coaraze, etc. (6), et dans les Hautes-Pyrénées, spécialement à Labassère (7).

Elle s'est étendue dans le Midi, à trois autres départements. M. Roussilhe l'observait depuis longtemps dans les environs de Castelnaudary (Aude) (8); M. Calès, dans les cantons de Villefranche et de Caraman (Haute-Garonne) (9). Le Dr Junquet et M. le professeur Courty, ont constaté sa présence dans la vallée de Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales) (10).

La pellagre avait donc fait irruption dans sept des départements du sud-ouest de la France. Elle s'est aussi montrée, mais simplement sporadique, à Paris (11). Toutefois, les exemples en ont été assez nombreux.

(1) *Documents pour servir à l'étude de la pellagre des landes*. (Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, 1846, p. 353 et 611; 1847, p. 1.)

(2) Roussel; *Revue méd.*, 1848, t. III, p. 325. — Cazaban fils, *sur la pellagre*. Thèses de la Faculté de Médecine de Paris, 1848, n^o 18.

(3) *Revue méd.*, 1848, t. III, p. 328.

(4) *Gaz. des Hôpit.*, 1847, p. 560.

(5) *Journal de Médecine de Bordeaux*, 1851, p. 61.

(6) Roussel; *Revue méd.*, 1848, t. III, p. 28. Cette maladie était appelée *pelagra* depuis longtemps dans les Basses-Pyrénées; les médecins la nommaient aussi *dartre maligne* ou *lépre*. (*Ibid.*, p. 35.)

(7) M. Verdoux vit à Labassère 39 cas de pellagre de 1817 à 1839, et 19 de 1840 à 1850. (Cazalas; *Recherches pour servir à l'histoire médicale de l'eau de Labassère*. Paris, 1851.) — Cazenave; *Annales des maladies de la peau*, t. III, p. 334. — Voyez encore un Rapport de M. le Dr Duplan, *sur la pellagre des Hautes-Pyrénées*. Tarbes, 1858.

(8) *Journ. de Méd. de Bordeaux*, 1845, p. 257.

(9) Miquel; *Bullet. de Thérap.*, t. XXVIII, p. 365. — Roussel; *Revue méd.*, 1848, t. III, p. 18.

(10) *Gaz. méd.*, 1850, p. 524.

(11) La pellagre avait été montrée, à la clinique d'Alibert, sur un soldat venant d'Italie, en 1814 (Alibert; *Dermatoses*, p. 14), mais alors c'était une maladie exotique.

M. Théophile Roussel, qui avait vu la pellagre en Italie, la reconnaît à l'hôpital Saint-Louis en 1842⁽¹⁾; il la retrouve en 1843⁽²⁾, et en donne en 1845 une excellente monographie⁽³⁾. C'est dans les salles de M. Gibert que cette maladie avait fait à Paris sa première apparition⁽⁴⁾. Elle a été encore vue à l'hôpital Saint-Louis par M. Devergie⁽⁵⁾ et par M. Cazenave⁽⁶⁾; à la Charité, par M. Rayer⁽⁷⁾ et par M. Willemin⁽⁸⁾; à l'hôpital Sainte-Marguerite, par M. Marotte⁽⁹⁾; à la Pitié, par M. Becquerel⁽¹⁰⁾; à l'hôpital Saint-Antoine, par M. Beau⁽¹¹⁾ et par M. Barth⁽¹²⁾.

Vers les mêmes époques, elle se montrait isolée à Montluçon (Allier)⁽¹³⁾, à Chierzac (Charente)⁽¹⁴⁾, à Saint-Sulpice-les-Feuilles (Haute-Vienne)⁽¹⁵⁾, et à Reims⁽¹⁶⁾.

Dans plusieurs maisons d'aliénés on a observé la liaison de la pellagre et de la folie. M. Baillarger cite des faits de ce genre recueillis à l'hospice de l'Antiquaille de Lyon et à l'asile de Bourges⁽¹⁷⁾. Des observations semblables ont été faites à

⁽¹⁾ *Revue méd.*, 1842, t. III, p. 5.

⁽²⁾ *Ibid.*, 1843, t. II, p. 342.

⁽³⁾ *De la pellagre*. Paris, 1845. M. Roussel a continué ses observations dans les divers départements. (*Revue méd.*, 1848, t. III, p. 1 et 321.) Il a reçu, en 1847, de l'Académie de Médecine, la mission d'aller étudier la pellagre en Espagne. (*Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. XII, p. 929.)

⁽⁴⁾ *Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. XVIII, p. 1100.

⁽⁵⁾ *Gaz. des Hôpit.*, 1843, p. 355; 1847, p. 325, 372, 376; 1848, p. 269, 280. — *Union méd.*, 1850, p. 403.

⁽⁶⁾ Cazenave; *Annales des maladies de la peau*, t. III, p. 91 et 299; t. IV, p. 296.

⁽⁷⁾ *Gaz. des Hôpit.*, 1845, p. 606. — *Journ. des Connaiss. méd.-chirurg.*, nov. 1845, p. 182. — M. Roussel élève des doutes sur la réalité de ce cas de pellagre. (*Gaz. des Hôpit.*, 1846, p. 44, 83 et 247.)

⁽⁸⁾ *Archives*, 4^e série, t. XIII, p. 342. La 4^e Observation, p. 350, ne me paraît offrir qu'un cas douteux.

⁽⁹⁾ *Actes de la Soc. méd. des Hôpit. de Paris*, 1^{er} fascicule, p. 50; 2^e, p. 50 et p. 54.

⁽¹⁰⁾ *Union*, 1850, p. 409.

⁽¹¹⁾ *Gaz. des Hôpit.*, 1850, p. 434.

⁽¹²⁾ *Bullet. de la Soc. anat.*, 1851, p. 349.

⁽¹³⁾ Brugière de Lamothe; *Gaz. des Hôpit.*, 1844, p. 315.

⁽¹⁴⁾ Bertet; *Gaz. des Hôpit.*, 1848, p. 79.

⁽¹⁵⁾ Alaboissette; *Union méd.*, 1851, p. 469.

⁽¹⁶⁾ Landouzy; *Bullet. de l'Acad. de Méd.*, 1852, t. XVII, p. 629, et p. 1027.

⁽¹⁷⁾ *Mém. de l'Acad. de Méd.*, t. XIII, p. 707.

l'asile de Pau⁽¹⁾, dans les maisons de Blois et de Saint-Dizier⁽²⁾ et du département de Maine-et-Loire⁽³⁾.

Il paraît que la pellagre n'avait pas été absolument inconnue en Westphalie, à Vienne et en d'autres contrées de l'Allemagne⁽⁴⁾.

Enfin, un soldat français, après avoir passé sept ans en Afrique, où il était souvent employé aux travaux de la terre, offrait depuis trois ans des symptômes de pellagre, lorsqu'il fut admis, en septembre 1850, à l'hôpital Saint-André de Bordeaux⁽⁵⁾.

Cet aperçu démontre que la pellagre n'est plus une maladie propre à certaines contrées, mais qu'elle peut naître dans les localités et même sous les climats les plus divers. Son étude acquiert de cette considération une nouvelle importance.

De 1839 à 1857, soixante-quinze malades atteints de pellagre ont été observés avec soin dans les salles de clinique interne de l'hôpital Saint-André; savoir :

1 en 1839	2 en 1848	7 en 1855
1 en 1841	3 en 1849	8 en 1854
1 en 1842	5 en 1850	20 en 1855
1 en 1844	5 en 1851	8 en 1856
2 en 1846	10 en 1852	1 en 1857

Quelques observations particulières feront connaître les principaux phénomènes de la maladie.

1^{re} OBSERVATION. — Pierre Chastenet, âgé de cinquante ans, du Teich, près La Teste, marié et ayant deux enfants bien portants, est père. Il est petit et maigre; il paraît avoir eu un tempérament sanguin. Sa peau est brune, ses cheveux sont châtain.

Il se nourrit de pain de seigle, de lard, de cruchade (espèce de pâte)

⁽¹⁾ Cazenave de Pau; *Union*, 1851, p. 343.

⁽²⁾ Mériet; *Gaz. des Hôpit.*, 1853, p. 80 et 84.

⁽³⁾ Billod; *Archives générales de Médecine*, 1858, 5^e série, t. XI, p. 257.

⁽⁴⁾ Plonquet cite Brandis (*Species pellagræ in Westphalia*), Careno (*De morbo pellagræ Vindobonæ observato*), Gmelin (*In Petisbens-Kaja morbus descriptæ pellagræ sat similis*). *Litteratura medica digesta*, t. III, p. 310.

⁽⁵⁾ Ce fait est rapporté à la page 10 de la thèse de M. Haméan fils, soutenue à Paris, le 15 juin 1853.

faite avec la farine de millet; il ne prend aucun aliment dans lequel entre la farine de maïs.

Depuis dix ans, dans le courant du mois d'avril, il sent de la chaleur, du prurit, de la cuisson à la face dorsale des mains et des poignets; en même temps, cette partie devient rouge. Au bout de deux mois, un travail d'exfoliation de l'épiderme commence et s'accomplit; vers la fin d'août, et pendant le mois de septembre, cette desquamation est opérée, et l'érythème disparaît à peu près complètement.

Cinq fois, pendant ce laps de temps, un état fébrile, caractérisé par une chaleur générale suivie de sueurs peu copieuses, s'est déclaré trois ou quatre jours après l'apparition de l'érythème.

Le malade avait eu, comme affections intercurrentes, des fièvres intermittentes et des colites répétées.

Au commencement du mois d'avril 1846, la rougeur érythémateuse, avec chaleur, prurit et sécheresse de la face dorsale des mains, s'était étendue depuis l'articulation radio-carpienne jusqu'à l'extrémité des dernières phalanges. Il n'y avait ni tuméfaction ni douleur. Jusqu'à la fin de juin, ces symptômes s'étaient accrus; l'épiderme était devenu rude; bientôt après, une desquamation lamelliforme avait commencé et s'était opérée pendant le mois de juillet.

Dans le mois de juin, il s'était formé, à la face dorsale de l'index droit, à l'extrémité inférieure de la seconde phalange, un abcès qui fournit une petite quantité de pus très-épais et sanguinolent. A l'ouverture de la plaie, un fragment de phalange se présenta; et le jour de l'entrée du malade à l'hôpital, l'extraction de ce fragment osseux fut pratiquée avec une grande facilité.

Voici l'état du malade le 50 juillet 1846: maigre, pâle, intégrité des facultés intellectuelles; les mains sont sèches, comme atrophiées, rudes au toucher, ridées, fendillées, squameuses vers le poignet et sur les doigts; les voies digestives n'offrent aucune altération; la langue est peu rouge. Il y a une toux sèche, mais aucun phénomène morbide ne s'observe du côté du thorax; les battements du cœur sont normaux; le pouls ne donne que 56 pulsations, et il est faible. (Tisane pectorale, looch opiacé, lait, soupe, pain.) Du 51 juillet au 4 août, même état. (Augmentation de la quantité des aliments.) 4, quelques lamelles épidermiques s'exfolient; l'érythème prend une teinte uniforme et pâlit. 8, il a disparu presque entièrement, la toux a cessé. 17, le malade sort.

II^e Obs. — Jean Lescaret, âgé de trente-huit ans, de Muret (Landes), père, offrant les apparences d'une assez bonne constitution, mais maigre et d'un tempérament sanguin, usait habituellement pour nourriture de pain de seigle, de sardines et de cruchade faite avec de la millade. Il ne mangeait que fort peu de farine de maïs. Au commen-

cement de l'été de 1847, la surface dorsale des deux mains devint érythémateuse. Au mois de mai 1848, après une exposition prolongée à l'action du soleil, les régions déjà malades offrirent une teinte rouge. La même coloration se manifesta autour du cou et sur les joues. Dans le mois d'août, il survint des coliques, de la diarrhée et des douleurs assez vives le long du rachis, principalement vers les lombes. Les membres inférieurs étaient très-faibles.

Ce malade, examiné le 4 novembre 1848, jour de son entrée à la clinique, ne présente plus sur la face dorsale des mains qu'une peau unie, luisante, sèche, et quelques écailles d'un blanc grisâtre légèrement imbriquées, ayant une certaine analogie avec celles de l'ichthyose. Il existe une fissure assez profonde et à bords squameux entre l'index et le médius. La face dorsale des pieds offre une teinte grisâtre et une certaine rudesse au toucher. Près des talons, la rougeur est vive, analogue à celle d'un vésicatoire récemment guéri. Le pourtour de cette sorte d'érythème est hérissé de croûtes épaisses. L'amaigrissement est très-prononcé; le pouls calme, peu développé; la langue rouge, lisse, sèche. Trois selles liquides par jour. Douleurs abdominales et rachidiennes.

Du 4 novembre au 20 du même mois, décoction blanche de Sydenham; chaque jour, bain avec addition de 100 grammes de sulfure de potasse; riz à l'eau; plus tard, nourriture substantielle. Sous l'influence de cette médication, la diarrhée diminue d'abord, et cesse ensuite complètement; les divers érythèmes disparaissent; les douleurs se dissipent; l'amélioration devient de plus en plus sensible, le malade prend des forces, et quitte l'hôpital dans un état très-satisfaisant.

III^e Obs. — Marie Larcher, âgée de vingt-un ans, née à Alaux et domiciliée à Casteljalous (Lot-et-Garonne), non mariée, travaille la terre. Sa constitution paraît bonne; elle est d'un tempérament sanguin; peau brune et cheveux noirs. Elle se nourrit de pain de seigle et de cruchade, et ne mange jamais de viande. Elle n'est point encore réglée.

Pendant l'hiver de 1848, elle a éprouvé des douleurs lombaires; mais les voies digestives n'ont offert aucun dérangement. Au printemps, l'érythème pellagreu s'est montré. Entrée à la clinique le 5 mai 1849, elle présente une teinte rougeâtre avec plaques brunes sur la région dorsale des mains, surtout près des articulations métacarpo-phalangiennes; la main gauche offre une coloration plus vive et plus uniforme; près du pouce de la main droite, on voit de petites croûtes grisâtres, distinctes, formant des saillies assez prononcées. Ces espèces d'écailles sont, les unes arrondies, les autres anguleuses, et adhérent, par toute leur face interne, au tissu de la peau. Sur le front, de chaque côté des ailes du nez et sur les pommettes, s'aperçoivent des lamelles